# Découvrir C. Tarkos

ARLETTE ALBERT-BIROT
*E.N.S.*

*« Tu vois, dire la vérité, c'est le poème »*

Préambule

Au cours d'un long week end de mars 1999, Sylvie Bénard, alors directrice du Centre régional des Lettres de Basse-Normandie, réunit pour la quatrième et dernière fois, douze écrivains et plasticiens[1] à l'abbaye d'Ardenne en train de devenir l'Imec ; les travaux de restauration n'étant pas achevés, ce lieu extraordinaire fonctionne alors au rythme très sporadique de quelques manifestations de prestige. Les invités du CRL sont « cloîtrés » dans les lieux avec toute latitude pour travailler, créer, produire un « Carnet de bord »[2]. Cette réunion d'artistes initiée en 1996, qui va atteindre le seuil du XXI$^{e}$ siècle, est suivie par le reporter-photographe Tristan Jeanne-Valès qui capte les participants *in situ*.

La nef de l'abbaye est destinée à devenir la salle de travail des futurs chercheurs. Il a fallu démonter le dallage irrégulier qui comptait bien des pierres tombales. Sous les dalles, les alignements d'ossements, parfaitement conservés, d'abbés ou de moines des siècles passés qui attendent de retrouver une sépulture. C'est là, précisément, en leur compagnie, que Tarkos a choisi de se faire photographier. Visage émacié, regard brûlant, intense, il complète cette énumération de corps. Pour l'heure, assis par terre, il ne lui resterait qu'à glisser doucement sur le sol pour s'allonger et trouver sa place.

Quant à sa participation au dernier *Carnet de Bord*, elle rapporte page après page, et d'un seul mot par feuillet, son passage à la gare (« entrée guichet hall de gare salle sous-sol escalator salle d'attente couloir entrée parking payant caisse automatique le sol queue quai parking payant ») saturation minimale qu'il accompagne de la forme close d'une sorte de paramécie au

crayon gras qui se déforme, s'arrondit, s'allonge, devient quasi humaine ; le feuillettage rapide du cahier créant une sorte d'animation, minimale elle aussi[3]. La brève notice qui accompagne l'intervention de Tarkos dans l'ouvrage est à l'avenant : « Parcours artistique : poète, fabricant de poèmes, improvisations. »

**La pâte-mot**

Le poète Christophe Tarkos n'a eu de cesse de modeler la langue, de la plier à ses obsessions. Fils des dadaïstes, de Ghérasim Luca, des poètes sonores, mais aussi disciple avoué de Varèse ou de Bério, obsédé par la tentation du tout dire, C. Tarkos s'est toujours revendiqué comme « fabricant de poèmes ». Sa langue est une matière, une « pâte-mot » dont il se sert pour capturer, retenir le réel, de peur qu'il ne lui échappe. Il maîtrise souverainement sa langue, vocabulaire, syntaxe, sens aigu de la polysémie… et le poème progresse jusqu'à son terme. Textes en expansion qui se veulent exploration proliférante, jusqu'au vertige

**Les mots n'existent pas**

> Il n'y a pas de mots. Les mots ne veulent rien dire. Les mots n'ont pas de sens. Il n'y a pas de mots parce qu'il y a un sens, le sens a vidé les mots de toute signification, les a vidés complètement, il ne reste rien aux mots ce sont des sacs vides vidés qui ont été vidés, le sens a pris tout le sens, il n'a rien laissé pour les mots, coquilles vides, le sens se débat tout seul, il n'a nul besoin de mots, le sens veut tout, veut tout prendre, s'essaye, il ne se rattache à rien, les mots ne se rattachent à rien, il ne veut pas se rattacher, il veut continuer à faire sens, coûte que coûte, il écrase les mots pendant qu'il se débat, pendant qu'il se débat seul, on ne peut plus prendre les mots pour des éléments de sens, pour les éléments de tirades sensées, il n'a pas de mots, il y a le sens qui pousse, qui s'attache à la poussée.[4]

Premier paragraphe de ce que l'auteur nomme « manifeste », le poème – je tiens à ce terme – se développe pendant six autres séquences qui préparent l'enchaînement « Il y a pâte-mot ».

**Parcours**

Qui commence par une rencontre inévitable.

Avec Jean-Luc Steinmetz, le poète Christian Prigent, pendant 24 ans et

31 numéros a tenu à bout de bras *TXT* (1969-1993) une revue maintenant l'exigence de l'expérimentation et du nouveau[5]. Il vient de décider de mettre fin à l'entreprise. C'est alors qu'il reçoit, par la poste, des textes de Charles Pennequin et de Christophe Tarkos. Deux inconnus qui l'attirent sur le champ, et lui donnent presque le regret d'avoir arrêté *TXT*. Mais il a confiance, il pressent que ces deux-là ne resteront pas longtemps inconnus[6] ; il a raison.

Christophe Tarkos est né à Marseille en 1964, il faut attendre 1995 pour qu'il publie[7], mais à partir de cette date, on peut parler de véritable déferlante. En 1997, il fonde avec Katalin Molnar *Poézi prolétèr*. Tarkos est reconnu sur le champ[8], par ses pairs (c'est un honneur pour le CNL d'avoir soutenu toutes ses publications), par le public qui se presse pour l'entendre, par France culture qui aime l'inviter, et par des éditeurs valeureux[9]. Pas moins de treize publications importantes se succèdent rapidement[10].

Mais, le 29 novembre 2004, Tarkos disparaît, victime d'une grave maladie qui entraîne la dégénérescence du cerveau. Donc, il lui aura été accordé environ dix ans d'écriture, dix ans de « fabrication de poèmes ». Dix ans pour rencontrer ceux qui l'admirent dans de grandes ou de minuscules manifestations poétiques en France et à l'étranger. Dix ans où il est derechef intégré dans le groupe des Molnar, Prigent, Heidsieck, Blaine, Hubaut, Cahen, Pennequin, Métail, Pey…, dans les parages de tous ceux qui affrontent le langage, le modèlent à leurs exigences pour lui faire dire plus.

**Une boulimie d'écriture**

Tarkos sait que le temps lui est durement compté, et il veut tout faire entrer dans le poème. Il joue sur une riche polysémie, aussi bien sans ses titres (*Caisses*, *Pan*, *CCC*), que sur son nom. Le Christophe fait vite place au C. qui vient comme une sorte de présentatif « c'est Tarkos » qui répond au Qu'est-ce ? / *Caisses*. J'aimerais vous renvoyer à «Toto», p. 53-69 de *Pan*, avec une brève citation, jubilatoire :

> […] En regardant en face la porte de sortir en regardant bien droit devant lui. Il fait le plan. La route de sortir de l'aire est celle qui est là. L'autre route fait un rond. L'autre route encore c'est celle pour entrer. Toto

ne va pas entrer, il va sortir par le bon bout. Toto à un mariage. Et à une mairie. Toto a trois autoroutes se rencontrent au même point. Pour deux pour trois Toto a toujours tout mis au point. Mis au point. Quelle abondance abondant. Au tour du point p, Toto a mis au point. Toto qui se marie. Toto marie. A rencontré trois autoroutes. […] (p. 55-56)

Laissant là Toto, mais toujours dans *Pan*, Tarkos fait son portrait, avec toute la distance de l'ironie qui l'amène à conclure : « Il ne faut pas se leurrer. Le poète français que je suis n'existe que par l'existence du pays qui parle français, qui ne tient son existence qu'à la vigueur de ses soldats. »

> Je suis un poète français. Je travaille à la France. J'écris en français. Je serai un poète de la France. J'écris en langue française. La langue française est le peuple français. Il n'y a pas de peuple de France sans la langue de France. La langue de la France n'existe qu'à travers ses poètes, la langue est une langue quand elle est une langue vivante, le poète vivifie la langue, rend la langue vivante., elle est vivante, elle est belle. […]
>
> Il y a un lien entre moi, le poète français et le soldat de la France. Je suis un soldat de la France. Le soldat de la défense nationale protège le territoire français, le territoire français est le seul lieu au monde où l'on parle français. Le soldat, tous les soldats, toute la défense nationale, résiste aux ennemis qui veulent faire disparaître le seul territoire où l'on parle français, le territoire de la langue française, le territoire de la langue, la langue. […] (p. 77-78)

Ou comment dire, par glissements, des vérités essentielles, hommage profond à la langue qui fait le poète – ou que le poète fait, va savoir !

## Étapes et repères

*Oui* est le premier livre important de ce fou du verbe et des mots. Cent pages qu'il faudrait pouvoir vous montrer, où Tarkos regroupe, en 1996, des textes de performances récentes, de publications en revues. Après la grande affirmation initiale, le poète et Laurent Cauwet, son éditeur, se sont mis d'accord pour utiliser le caractère très noir du garamond bold, jouant quasi à chaque page sur le corps des lettres, passant brusquement ou petit à petit du 12 au 28, au 46 et même au 72. Tout s'enchaîne, plus de paragraphes, d'alinéas, seule la typographie rend les différences, les étapes, les niveaux et les degrés. Jouant sur l'interlignage, l'espacement des mots que je tente de rendre dans ce très bref extrait (p. 25)

**ATTENTION**
**A T T E N D S**
**A L E R T E**
**A P P E L LE**
**A V A N C E**
**É C O U T E**
**A V A N T**
**É N E R V E**
**A V A L E**
**E N T E N DS**
**F L O T T E**

Encore une citation, brève (p. 77)

**O P** **O P**
**P O U M** **P O U M**

**Au moment où c'est le premier bord qui passe à travers, on entend poum. La barre traverse. Le bord de la barre en rentrant en contact a fait entendre une explosion. La barre passe à toute vitesse. Le deuxième bord arrière traverse après. Quand le bord arrière passe, l'explosion produit poum. Le délai des deux poum passe très vite. La barre est passée. La barre passe dans un double poum. Poum poum. C'est l'écho.**

Toutes les pages de *Pan* traduisent la joie et la volonté de saturer, et les prétendues notes explicatives finales, déceptives ou réjouissantes, approchent la tautologie, tombent dans le burlesque et révèlent un sens profond de l'humour :

**Tu**
Le titre est tiré des premiers mots du poème sans titre.
**Une pensée libre**
C'est une libre pensée juste.

**Ma mère**
Le titre n'est pas inscrit car le titre est ma mère
**Le bol**
Poème carré.

*Caisses* (1998), sans doute le recueil le plus connu de Tarkos, est d'abord un amoncellement de caisses, de la n°6 à la n° 69 – qui correspondent à la pagination du livre. Caisses empilées, étanches apparemment, où parfois un mot sert de relais. Poème de la grande interrogation – Qu'est-ce ? – le texte distille la mort, sous toutes ses formes, dès l'ouverture (n°6) :

> Tue-moi tue-moi ne me laisse pas crever de rien ne me laisse pas mourir sans que personne me touche par simple flocalisation ne me laisse pas finir à cause de rien je ne suis pas rien je ne suis pas rien je mérite que tu me tues...

longue phrase qui s'achève vingt lignes plus loin par :

> Qu'aucun assassinat ne m'assassine qu'aucune personne ne m'étrangle qu'aucun garçon ne me poignarde pendant ma combattante vaillance je ne veux pas que ce soit rien je serai mort je mourrai sans raisons je mourrais par le vide.

La mort, le trou, le vide, Tarkos conjure, de toutes les forces de sa langue : « il y avait un trou et hop il est tombé dedans […] Merci le mort d'être mort. Les trous existent vraiement. Il n'y a aucune raison qu'il meure. » (n° 16), quand la n° 17, envahie par le vert – salade, feuilles, espace – ne laisse aucun interstice pour un trou. Avec ce vert, Tarkos fait poème de vie : « faire un vaste espace entièrement vert couvert de différentes sortes de salades pour prendre le plus grand espace vert possible pour faire du vert pour faire vert. ». La masse verbale s'écoule, la ponctuation disparaît (n°18) :

> Tu vas là où tu vas tu ne vas pas dans un trou il n'y a pas de trous tu ne viens pas d'où tu ne viens pas d'un trou il n'y a pas de trou d'où tu viens […] tu voles au-dessus du pas de trous tu vas en avion.

ou *a contrario* hache menu un texte haletant, en expansion, dont la fin se replie sur l'ouverture (n° 19) :

> Le goût de l'homme est l'honneur de l'homme, le goût dans la bouche de l'homme est l'honneur de l'homme, l'homme a un goût dans la bouche,

> l'homme a un honneur, le goût de l'honneur est l'honneur de l'homme, le goût goûté par l'homme dans sa bouche est le goût de l'honneur de l'homme, est tout le goût de l'homme, est l'honneur de l'homme qui est senti qui coule […] L'homme est couvert de l'honneur d'avoir un goût dans sa bouche.

Si « Le mot mot ment. Le mot mot ne veut rien dire. Pas un mot ne se met à être. Pour qu'un mot existe il faudrait qu'il veuille dire quelque chose. […] Pas un mot mot pour exister. Il ne veut pas exister. Le mot mot, il ne veut rien dire. » (n° 23) Donc il faut conjurer la menace qui se fait pressante, s'organiser en quelque sorte (n° 40) :

> Quand il y a la mort, il y a une organisation. La mort s'organise. Quand il y a un mort, il y a une organisation qui s'organise autour du mort. La mort n'est pas rien faire, la mort est organiser la mort du mort. Quand il y a un mort, il faut s'organiser, il faut organiser sa mort, il faut faire sa mort. Faire sa mort n'est pas rien faire, il faut s'organiser pour la faire, il faut toute une organisation, la mort elle organise, de la mort elle fait une organisation, une organisation va entourer le mort, l'organisation s'enroule autour du mort […] L'organisation est la mort.

Néanmoins le poète qui ne veut pas se rouler dans cette détresse morbide, métamorphose en conte la caisse 68 : « C'est l'histoire d'une poule pas plus grosse qu'un œuf », et un « œuf blanc crème, coquille. La poule pas plus grosse qu'un œuf est rouge orange et ronde. Quand elle dort, elle ressemble à un œuf rouge. » Et le poète, après cette couvade, peut ouvrir sa dernière page – ou empiler sa dernière caisse – en apothéose. Si « La production est productive. La lumière est pure. Les produits ont des trajets. La lumière traverse le ciel. La production amasse. La lumière est légère. La production arrive. La lumière traverse les grilles », mais surtout, « La lumière est droite. La production forme. La forme est la lumière. » Forte affirmation où Tarkos clame encore la triomphe de la forme, c'est-à-dire de la langue, du verbe.

En 2001, paraît *Anachronisme*, ultime lutte contre le temps, avec le temps. Le compte à rebours s'accélère, oblige Tarkos à cette recension, grande mise en ordre. Rappelez-vous l'Ève de Péguy[11] qui dans le poème éponyme range, garde, classe : toute la création doit y passer, c'est sa mission, pour l'accomplir, elle doit se hâter, ne pas perdre un instant. Tarkos est

un poète bien loin de Péguy. Pourtant lui aussi joue de vitesse : séries, inventaires, catalogues, dans des séquences à peu près identiques tentent d'arrêter le temps, de le prendre par surprise ou à reculons. Par un jeu subtil de brouillage, le poète nous fait glisser de la future BNF à l'appartement où il réside, dans le même quartier, où s'accumulent livres et brochures. Tarkos en énumère 81, inventaire à la Prévert où se côtoient :

> Saint-just, œuvres complètes, ed. champ libre ; le guide du papier, ed. arjomari ; michel seuphor, la vocation des mots, ed. rougerie ; la beauté insensée, ed. musée de charleroi ; stanislas przybyszewski, messe des morts, ed. josé corti ; nan goldin, love streams, ed yvon lambert ; cioran, le livre des leurres, ed. arcades, gallimard […] bossuet, oraisons funèbres, ed. classiques garnier ; gombrowicz, ferdydurke, ed. christian bourgois ; précis à l'usage ds élèves de la préparation militaire supérieure, ed. berger-levrault […] cela est rare une bibliothèque entière. Cela fait 81 livres, dont des livres de bibliothèques, des livres donnés, des livres échangés, des livres gratuits, des livres anciens, des livres volés, des livres prêtés, des livres récupérés, des livres trouvés dans la rue, des livres qui ne m'appartiennent pas, des livres qui n'ont jamais été ouverts […].

Avant d'en finir, comment va-t-il remplir les trois dernières pages de son livre ? Par un défi au temps, à l'espace et au nombre qui n'est pas sans rappeler un moment du *Grabinoulor* de Pierre Albert-Birot. Ainsi commence le douzième chapitre du *Cinquième Livre* de l'épopée :

> Dix-huit décimales de pi ! CI-GÎT JEAN HICSSE / MATHÉMATICIEN / IL A CALCULÉ DIX-HUIT DÉCIMALES DE ?
> Suivent les dix-huit chiffres après la virgule ça au moins c'est une épitaphe qui se pose là et comme il doit être heureux cet époux de Mathêma d'avoir avec lui pour l'éternité ses dix-huit décimales quand on sait qu'on aura pareille procession de chiffres gravés sur sa pierre on peut s'en aller sans demander son reste dix-huit décimales de pi […]

Pour sa part, Tarkos outrepasse allègrement le calcul de son aîné : pas moins de 90 lignes bien tassées qui partent bien sûr de 3,1415926 et continuent, quasi à l'infini, pour avoir le mot de la fin.

**Laisser trace**

Modeler la langue, la plier à ses obsessions, fabriquer des poèmes – au sens latin de *faber* – créer dans une prolifération déstabilisante pour lui, pour son lecteur ou son auditeur. Tarkos explore le verbe et le monde, c'est sa façon d'être au monde, de faire partie du monde, d'y laisser sa trace météorique.

Devant le temps qui lui est tellement compté, sa frénésie boulimique est en même temps d'une lucidité terrifiante et corrosive. Affleure à tout moment une autobiographie décalée, cris d'amour, de partages, de compagnonnages, cris de vie enfin où le frémissement de l'humour corrige des visions plus noires. Vie de fraternité avec ses poètes amis, les musiciens qu'il admirait. Vie si bien remplie pour nous la donner. Mais il faut ajouter que chez Tarkos les mots prennent corps dans la voix. Donc il faut lire ET écouter Tarkos.

> Un bouquet de chrysanthèmes roses, un bouquet d'œillets rouges, un bouquet de renoncules blanches, un bouquet de roses roses, un bouquet de tulipes rouges, un bouquet de fleurs jaunes, une plaque de signalisation ferroviaire Trouville-Deauville-Cherbourg, un livre de Sei Shônagon, un livre de photographies de Martin Parr, un livre de photographies de Nan Goldin, un livre de photographies de Philip-Lorca Dicorcia, un livre de photographies de Pierre Reimer, une canette de coca-cola, cinquante-deux francs sur la table d'un bar, une casquette, une étoile de mer, un café à la terrasse d'un café, les travaux pour violoncelle de Sofia Gubaidulina, un paquet de cigarettes, une entrée au stock-car, le catalogue de Gaston Chaissac, deux stylos, le livret des indes galantes de Rameau, le livret de Il Canto Sospeso de Nono, un numéro du journal officiel, une entrée à Barbe-Bleue de Béla Bartok, des passages en métro, des chaussures, une valise en carton, un manteau vert, une photographie de Rainer Maria Rilke, cinq cartes postales de Paris, un gâteau aux carottes est ce que j'ai volé l'hiver

*Anachronisme,* p. 52-53

# NOTES

1 Daniel Biga, Dépanne Machine (Jean-Marc Baude & Nelly Gérouard), Cozette de Charmoy, Jacques Donguy, Michel Giroud, Michelle Grangaud, Joël Hubaut, Katalin Molnar, Charles Pennequin, Christophe Tarkos.

2 *Carnet de Bord, Festival des écritures*, 1996, 1997, 1998, 1999, c'est le nom des quatre volumes, réunis en coffret en 2000, éditions Isoète / CRL Basse-Normandie.

3 On retrouve cette forme récurrente dans *Ma langue II. Calligrammes*, Éditions Al Dante / Niok, 1998. Publication en coffret, avec *I. Carrés, III. Donne*, 2000.

4 *Le Signe =,* P.O.L., 1999, p. 28.

5 « Affronter l'inadéquation de la langue au réel, donner forme par le souffle, la scansion, le rythme, le traitement cruel de la langue, l'irruption des langues dans la langue, à l'insensé de l'expérience intime. » Jean-Marie Gleize, *Dictionnaire de poésie de Baudelaire à nos jours*, PUF, 2001, article *TXT.*

6 La proximité géographique avec Pennequin permet une rencontre rapide.

7 *L'Oiseau vole*, L'Évidence.

8 En février 1997, Monique Dorsel lit, à la librairie-galerie Touzot, *Aux trente-deux vents* de Pierre Albert-Birot que Rougerie vient de rééditer. Après la lecture, Tarkos rencontre Monique qui l'invite aussitôt au Théâtre-Poème de Bruxelles.

9 Petits éditeurs variés de 1995 à 2000, revues *Nioques*, *Java*, *Action poétique*, *Doc(k)s*, *Sapriphage*, *Les étoiles et les cochons*, *Arbre à lettres*, *Quaderno*… Al Dante de 1996 à 2000, P.O.L. de 1998 à 2001. Sans oublier, en 2001, *expressif, le petit bidon,* éd. Cactus, grâce à qui nous possédons un précieux cd où Tarkos, avec son rythme et sa voix inimitable improvise ou lit 16 textes.

10 *Oui*, 1996, *Le Bâton*, 1998, *La Cage*, 1999, *L'Argen*t, 1999, *Ma langue*, 2000 chez Al Dante. *Caisses*, 1998, *Le Signe =,* 1999, *Pan*, 2000, *Anachronisme*, 2001, chez P.O.L.

11 Charles Péguy, *Les Tapisseries, Ève*, 1913, Gallimard, 1933. « Femmes, je vous le dis, vous rangeriez la foudre, / Si Dieu vous l'envoyait dedans votre maison. // Vous rangeriez l'hostie, et l'huile, et le saint-chrême / Si l'homme revenait dans le premier jardin. »

# ESCALE 2

*Si proche si lointain*

# ÉTUDE 5

**Eugenio d'Ors : dans le ventre des poissons**

Eugenio d'Ors est le penseur, le divulgateur d'une " Science de la Culture ". Et sa définition de la Culture, pourtant placée au-dessus du cours de l'Histoire, dans des constantes historiques, intègre une indéfectible forme politique. Ce qu'illustre encore " Du paternel et du fraternel ", conférence prononcée en 1947 lors des secondes Rencontres Internationales de Genève ; d'Ors utilise alors, de nouveau, une allégorie tirée du Livre de Tobie : l'épisode du poisson. De là, et moyennant un détour par la conception orsienne du baroque, un parallèle peut être tracé avec le Léviathan de Carl Schmitt, théoricien d'un Etat total. De ventre à ventre, du poisson de Tobie au monstre marin.